

lignes britanniques en 1917 et, une semaine ou deux plus tard, mourut de ses blessures. Avant la guerre, il avait connu l'exil, passant la plus grande partie de son temps en Italie.

## CHAPITRE 6.

QUELQUES jours seulement à la Légion me suffirent à reconnaître que je m'étais trompé, que ce n'était pas un endroit pour moi. En premier lieu, les nationalités n'étaient pas regroupées en unités distinctes comme me l'avait affirmé, avec d'autres, M. Stadel. Les Allemands, les Grecs, les Espagnols parlaient — mal — français. Il y avait encore un Anglais, un Danois, un Noir américain, quelques Arméniens, un certain nombre d'Espagnols et de Grecs, deux Corses, quelques Turcs, Russes, Égyptiens, Portugais, Serbes, Italiens, Arabes, Nègres, beaucoup d'Algériens, quelques Juifs et très peu de Français; le reste était allemand.

Les marches, le désert, le tir, les rencontres avec les Arabes sur le chemin de fer du Maroc, les piquets d'incendie, était-ce là le rêve de M. Stadel? Et les officiers de diverses nations,

qu'en était-il? Il y avait un lieutenant danois, deux lieutenants grecs, un capitaine corse, le reste étant allemand.

A la Légion il n'y avait pas d'idéalistes ni de volontaires pour la guerre en cours, ainsi que me l'avait affirmé le consul américain à Alger. On y rencontrait le légionnaire de base, tel qu'il avait toujours existé, depuis la fondation; le meurtrier, le voleur, l'égorgeur, le déserteur, l'aventurier, l'escroc, le faussaire, le récidiviste et le repris de justice. Les quelques exceptions à ces diverses catégories étaient les rares sujets franco-allemands qui s'étaient engagés pour échapper à l'interne ou au séquestre de leurs biens.

La Légion était avant tout allemande, c'était le rassemblement d'élection des renégats allemands tels qu'ils sont décrits depuis des générations. Soixante-dix pour cent de ses effectifs étaient allemands, la nourriture était allemande, les mœurs étaient allemandes, la discipline était allemande, et l'on y retrouvait le militarisme allemand, l'arrogance allemande, l'insolence allemande et l'arbitraire allemand. L'un des commandants était alsacien-allemand, le lieutenant juif avait un nom allemand, tous les sergents-majors, sauf un, étaient allemands, un sergent sur deux l'était aussi, les cuisiniers étaient allemands ainsi que les infirmiers. Les punitions étaient d'une sévérité allemande. On aurait dit un régiment allemand, de la plus mauvaise qualité, transplanté en Afrique. Les soldats parlaient allemand entre eux et n'expri-

maient que des sentiments allemands. Et ils conservaient soigneusement leurs habitudes allemandes : trop boire, trop manger, trop fumer, jurer et blasphémer.

Il n'était pas un légionnaire à qui l'on pût faire confiance. C'était un milieu sans morale, sans même la morale des *apaches*, qui au moins sont loyaux envers leurs complices. C'était un ramassis d'hommes à nul autre pareil.

L'humanité, en chacun de nous, demeure toujours persuadée que si mauvais soit un homme, ou si bas soit-il tombé, l'amour, la tendresse, la considération peuvent le régénérer, qu'il n'est pas de cœur enfin qui ne se puisse toucher. Rien de tel à la Légion. Le légionnaire est inguérissable. Ce ne sont que criminels endurcis, au cœur inaccessible. Toute tentative pour les toucher est considérée comme un piège et toute chaleur ou amitié apparente est traitée avec suspicion. Il n'est pas de sentiment pur à la Légion. Et on n'y trouve rien à régénérer; les hommes n'y sont plus que des coquilles vides où l'âme est morte, sans conscience ni scrupule, sans cœur ni sentiment, pourvus seulement d'un ventre à nourrir et à remplir d'alcool, et d'organes sexuels pour satisfaire leurs dépravations. Voler au grand jour, dérober en secret, assassiner en cas d'urgence, c'est tout un pour le légionnaire. Rien n'est sacré, ni amitié, ni respect de soi, ni respect d'autrui. Tout est calculé. Les sentiments n'ont qu'une existence théorique et n'entrent en jeu que par intérêt : pour obtenir

argent, boisson, nourriture, tabac et animales satisfactions. Lorsqu'il est ainsi parvenu à tromper, sa victime est objet de dérision publique, brocardée et méprisée pour sa stupidité et sa faiblesse, et bientôt harcelée par tous les autres jusqu'à écœurement, jusqu'à soumission complète, jusqu'à extinction de toute fierté personnelle et anéantissement de toute pudeur. Le faible, à ce régime, est bientôt dégradé en bête, au niveau de tous les autres.

Le cerveau humain n'est pas fait d'acier; il est malléable et impressionnable. La puissance du nombre est irrésistible. Personne ne peut nager indéfiniment à contre-courant, et, une fois emporté dans le tourbillon des dépravations humaines, où il n'est plus de religion, où les valeurs éthiques n'ont jamais eu cours, celui qui ne tombe pas sur-le-champ est l'objet, quelle que soit sa force morale, d'innombrables, subtiles, invisibles attaques de la méchanceté et du vice, chaque jour et à chaque heure, en paroles, en insinuations, en action, la vie n'est bientôt plus pour lui que torture morale et physique, tortures multiples à toute heure du jour et de la nuit, tortures conscientes et inconscientes, jusqu'à ce qu'il cède enfin à la pression du milieu; et, une fois abaissé au niveau de cet environnement, il ne faut plus espérer de résurrection. Arriver là implique la mort de toute bonté, la mort définitive, et se développe alors une horrible insouciance de soi, s'éveille doucement le goût de la cruauté et de

toutes les dépravations, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus se passer des plaisirs brutaux et des vices auxquels on a succombé. L'assimilation est complète avec la bassesse générale. L'apathie saisit sa victime laquelle n'est plus sensible à rien d'autre qu'à la satisfaction obsessionnelle des plaisirs les plus brutaux et les plus vulgaires. L'individu alors sacrifie tout. La morale n'est plus qu'un jeu, on s'en amuse comme d'un leurre.

Au cours de mes nombreux voyages, ayant observé tous les hommes possibles et toutes les conditions de vie de l'humanité, j'étais persuadé avoir rencontré les pires types humains, les plus basses classes d'individus qui puissent exister. Je me trompais, ce ne fut qu'à la Légion que je touchai le fond. Avant d'y entrer, je n'avais pas encore rencontré les plus extrêmes degrés de la misère morale. Auparavant, je n'avais côtoyé, si j'ose dire, que des truands exemplaires, voleurs, assassins, prostituées tels qu'on en rencontre dans les livres, des individus dotés de personnalité, d'humour, et dont, sous le vice, on sentait battre le cœur; enfin dotés, au moins certains d'entre eux, d'une sorte de sens de l'honneur.

Mes fantasmes les plus débridés ne m'avaient jamais fait soupçonner quel genre d'individu je trouverais à la Légion. Un genre qui m'était absolument étranger, et dont je n'avais pas la moindre idée. Je m'étais toujours trouvé des points communs avec tout le monde, y compris les individus les plus dégradés : à la Légion, je me trouvais face

à une énigme — les légionnaires m'apparurent insaisissables. Lorsque j'arrivais à les comprendre, je ne trouvais avec eux aucun terrain d'entente, aucun point de contact. Il m'aurait d'abord fallu devenir l'un d'entre eux. Une fois ce parcours accompli, je me serais trouvé de plain-pied avec eux, mais cela ne m'aurait servi à rien car, même ainsi transformé, je n'aurais pu leur être d'aucune utilité. Je serais descendu à leur niveau et voilà tout. Je trouvais là un rassemblement des pires déchets de l'humanité, tel qu'il ne s'en pourrait trouver nulle part ailleurs, même en prison.

Dans les prisons, on rencontre des personnes qui sans doute ont failli, mais n'en demeurent pas moins bonnes. Une tentation, une impulsion, une faiblesse, une insulte, les a fait tomber. Mais qui entraît à la Légion était canaille endurcie, récidiviste multiple nullement soucieux de réforme ni de rachat, et s'engageant animés de la certitude de pouvoir demeurer soi-même, avec tous ses vices, en compagnie de scélérats de même trempe, protégé par la loi.

Ici, la seule règle était : fais ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse, mais ne te fais pas prendre. La victime est le seul coupable.

A la Légion, on ne punit pas le vol, on punit le volé. L'assassiné est enterré sans autre forme de procès, pourvu que l'assassin ne se découvre pas. J'avais rallié le dépotoir de l'Europe et je devais me battre pour ne pas y être absorbé.

Ayant jugé la situation, la Légion et les légionnaires, je n'eus plus que deux idées en tête : ne pas me laisser entamer et, coûte que coûte, m'en sortir.

MAURICE MAGNUS

Souvenirs  
d'un Américain  
à la  
Légion étrangère

*présentés par*

*D. H. Lawrence*

SALVY

**A**L'AUTOMNE 1919, D. H. Lawrence rencontre Maurice Magnus à Florence. À la fois fasciné et révolté par cet homme séduisant, cynique et volontiers escroc, il lutte pour rompre une relation révélatrice et orageuse qui met sa liberté en péril et révèle des tentations et des angoisses qui hantent son œuvre : l'homosexualité et le suicide. Les *Souvenirs* de Maurice Magnus sont le legs d'un homme définitivement hors-la-loi et la longue introduction de D. H. Lawrence témoigne d'une expérience cruciale à une époque où l'écrivain, qui avait déjà publié *la Verge d'Aaron*; *Ile, mon île* et *Fils et amants*, décide de quitter l'Europe.

Ces deux textes indissociables, publiés en un volume tiré à trois cent cinquante exemplaires en 1924, et jamais réédités ni traduits, sont le reflet d'une rencontre singulière et donnent, avec éclat, une nouvelle clef pour l'approche de la personnalité intime de D. H. Lawrence.

**F**UYANT l'opprobre et la dictature des conventions qui le frappent en Angleterre, D. H. Lawrence (1885-1930) entame après la Première Guerre mondiale une vie d'errance et de fiévreuse créativité qui le mène d'abord en Italie, puis à Ceylan, en Australie et au Mexique. C'est en janvier 1922, un mois avant son départ pour l'Asie, qu'il rédige une longue introduction présentant avec exaspération autant qu'avec émotion la personnalité forte et ambiguë de Maurice Magnus, dont il avait lu une première version des *Souvenirs* alors que celui-ci se cachait au monastère de Monte Cassino.

**M**AURICE MAGNUS (1876-1920), citoyen américain, petit-fils naturel de l'empereur d'Allemagne Guillaume I<sup>er</sup> par sa mère, agent de la danseuse Isadora Duncan et du metteur en scène Arthur Gordon Craig, s'engage dans la Légion étrangère en 1916 mais en déserte au bout de quelques semaines alors qu'il est suspecté d'espionnage. Réfugié en Italie, il rencontre Norman Douglas à Florence, qui lui présente D. H. Lawrence, puis disparaît durant plusieurs mois avant de réapparaître en Sicile puis à Malte où il se suicidera au moment d'être arrêté.